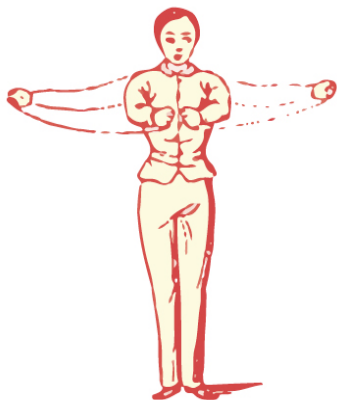


La condition littorale lecture de « Lituraterre »

Sophie Marret-Maleval



En dépit de sa difficulté, « Lituraterre » est un texte essentiel dans l'enseignement de Lacan¹. Il constitue l'une des étapes majeures dans le tournant des années 1970 lors desquelles Lacan pose les bases de son dernier enseignement. Il y précise le concept de « lettre », présent depuis le début de son enseignement mais en lui donnant une portée plus essentielle. « Lituraterre » marque un nouvel écart avec le registre de la vérité, dont la lettre de « l'instance de la lettre...² » restait le véhicule, quand bien même celle-ci se trouvait réduite au signifiant de la vérité du désir, le

phallus. La lettre y est désormais corrélée au registre de la jouissance. Ce texte participe déjà de ce que Jacques-Alain Miller désigne comme le sixième paradigme de la jouissance, celui du non-rapport par lequel « Lacan [...] scie la branche sur laquelle tout son enseignement était posé³ ». J.-A. Miller note que ce paradigme est poussé « jusqu'à faire s'effondrer comme des semblants le concept du langage, l'ancien concept de la parole comme communication, mais aussi le concept du grand Autre, le Nom-du-Père, le symbole phallique », c'est-à-dire qu'ils ne sont plus premiers, structurants, mais dérivés, des fictions. Ces derniers termes sont réduits à « une fonction d'agrafe, entre des éléments foncièrement disjoints⁴ ».

« Lituraterre » fut rédigé dans le temps du Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, dont il constitue le chapitre VII ; il fut publié en introduction d'un numéro de la revue *Littérature* en 1971.

Faire litière de la lettre

Lacan « légitime » son titre d'une référence au *Dictionnaire Étymologique de la Langue Latine : Histoire des Mots*, d'Ernout et Meillet, renvoyant à la racine latine *lino* du mot *litura*, qui signifie la rature, l'effacement. Il l'inscrit également d'une référence à Joyce, tant par son caractère néologique que par son équivoque, en rappelant le jeu de mot « *a letter, a litter* », qui par la substitution d'une lettre, associe la lettre à l'ordure. Notons qu'il s'agit vraisemblablement d'un emprunt de Joyce à Lewis Carroll qui écrit *literature* avec deux t (il n'y a qu'un t en anglais), soit « *litterature* », faisant apparaître le mot « *litter* » dans littérature, ce que la littérature doit au déchet⁵. Notons que Lacan souligne le caractère d'invention de son titre, en évoquant le contrepèset, le « renversement » à l'oreille, terme qui situe encore ce dont il s'agit dans sa démarche lorsqu'il prend départ de l'équivoque, au fondement des formations de l'inconscient et à laquelle il va donner un nouveau tour quand il s'agira non plus de s'en servir pour conduire sur la voie de la vérité refoulée mais sur celle de la jouissance.

Ce texte de Sophie-Marret –Maleval est paru sous le titre « La condition littorale » : lecture de « Lituraterre » dans *L'a-graphe, Le corps parlant et ses pulsions*, Publication de la Section clinique de Rennes, octobre 2016, p. 87-102.

¹ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 11-20. Cf. également « *Leçon sur Lituraterre* », ch. VII, Séminaire XVIII, p. 113-127.

² Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 493-528.

³ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n°43, octobre 1999, p. 24.

⁴ *Ibid.*, p. 25.

⁵ Cf. Carroll L., *Sylvie et Bruno*, (London, Macmillan, 1889), in *The Penguin Complete Lewis Carroll*, (1^{ère} éd. Nonesuch Press, 1939), Penguin Books, 1983.

Ainsi met-il ses pas, cinq ans avant *Le sinthome*, dans ceux de Joyce, dont il souligne qu'il va « tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin » en faisant « litière de la lettre ⁶ », soit en usant de la lettre pour faire accueil à la jouissance. C'est la visée de la psychanalyse qu'il redéfinit dans le même mouvement. Lacan interroge, est-ce le *sicut palea* de Saint Thomas qui revient à Joyce (on sait qu'il s'agit pour l'écrivain d'une référence majeure) ? J.-A. Miller précise que « ces deux mots latins veulent dire « comme du fumier » et auraient été la réponse de saint Thomas d'Aquin à la fin de sa vie quand on lui demandait ce qu'était pour lui son œuvre, sa *Somme théologique* ⁷ ». Il faut entendre que son œuvre ne vaut pas grand-chose, et qu'il n'en restera rien, certaines traductions évoquent la comparaison de son œuvre à de la paille. Lacan souligne plutôt que le savoir de Joyce tient dans sa dénonciation de la vanité du sens, son intuition des affinités de la lettre et du fumier dont il fait œuvre. La psychanalyse doit s'avancer sur le même chemin, dévoiler le joint du langage et de la jouissance. Lacan note la convergence entre le mouvement de la littérature contemporaine, dans lequel s'inscrit Joyce et celui de la psychanalyse, qu'il rapporte « au débridement du lien antique », soit à la fin du mythe, comme fait d'époque. Le changement de paradigme épistémologique, l'inexistence de l'Autre, firent le lit d'une nouvelle voie pour la littérature, la culture, ils sonnent le glas du mythe. Rappelons que Lacan dans le Séminaire précédent évoquait le mythe en lien avec le mi-dire de la vérité, sœur de jouissance ; il fait ici, avec la lettre, un pas de plus, au-delà du mythe et de la vérité. La jouissance n'est plus à entrevoir entre les lignes, entre les signifiants, comme impossible à dire, mais la lettre agrafe, recueille la jouissance, elle se lit, à partir du S₁ (Lacan en appellera dans *Encore* à une autre lecture que la pratique du déchiffrement de la signification).

Il note que tel est le savoir dont part la littérature contemporaine qui ne prend plus appui sur le mythe, le sens. Il rend hommage à Beckett qui « fait balance » à la montée de l'impératif du surmoi comme impératif de jouissance : « le doit qui fait déchet de notre être ⁸ ». Il le dévoile du fait de son savoir sur l'inexistence de l'Autre, de Dieu, par « l'aveu », soit de la mise à jour de l'objet *a* comme reste, et par « l'avoir », l'objet *a* dont il fait œuvre par un maniement du hors-sens, de l'équivoque. Comme Beckett, Lacan a charge de révéler l'envers de la civilisation ; la psychanalyse ouvre sur la voie du traitement de la jouissance par la lettre.

Un changement de configuration

Il situe, dès lors, « Lituraterre » dans le contexte d'un « changement de configuration » à l'égard de l'écrit dans le domaine des études littéraires. Il se démarque de la vision portée par les manuels de littérature pour lesquels la tradition écrite aurait résulté de la tradition orale, celle du « chant, du mythe parlé, [de la] procession dramatique », et dont elle aurait « accommodé les restes ». Si la littérature est accommodation des restes, ce n'est pas au sens d'une « collocation dans l'écrit » de la tradition orale qui la fixerait, contribuerait à sa lisibilité, son sens ⁹. À cette vision commune, Lacan oppose que la lettre entre dans un rapport intime à la jouissance, qu'elle procède à la récupération d'un certain objet, par la voie de la sublimation, comme il l'indiquait déjà dans son « Hommage à Lewis Carroll ¹⁰ » ou encore qu'elle célèbre « les noces taciturnes de la vie vide avec l'objet indescriptible ¹¹ », ainsi qu'il le dit en conclusion de son « Hommage à Marguerite Duras ». La lettre *noue* la vie vide et l'objet indescriptible avance-t-il plus

⁶ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, op. cit., p. 11.

⁷ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne, Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans la cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 16 mai 2007, inédit.

⁸ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, op. cit., p. 11.

⁹ Cf. *ibid.*, p. 11-12.

¹⁰ Lacan J., « Hommage rendu à Lewis Carroll », texte prononcé le 31 décembre 1966 sur France Culture, sous le titre « commentaire d'un psychanalyste ». Transcription de Marlène Bélios à partir de la bande sonore. Texte établi par J.-A. Miller, in *Ornicar* ? n° 50, 2002.

¹¹ Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 197.

précisément dans « Lituraterre », elle se situe au joint de l'objet et du signifiant, elle traite la jouissance.

Lacan marque l'insuffisance de l'orientation sur l'Œdipe pour s'y repérer dans la littérature contemporaine, pointant que la critique littéraire n'a pas reçu d'air de la psychanalyse, quand elle a pris appui sur une interprétation œdipienne. Il vise Marie Bonaparte, qu'il cite plus loin à propos d'Edgar Allan Poe ¹², mais étonnamment, il évoque le texte de Freud sur Dostoïevski qui est sans doute le plus psychobiographique de ses essais concernant la littérature, pour marquer une rupture, un tournant, non seulement dans la manière dont la psychanalyse doit aborder l'œuvre d'art, mais aussi dont celle-ci doit s'avancer au-delà de l'Œdipe, s'enseigner pour cela des artistes contemporains comme il le fera avec Joyce.

Ainsi, Lacan note que « Lituraterre » prend place dans le contexte d'un « changement de configuration qui s'affiche d'un slogan de promotion de l'écrit ». Il met ses pas dans ceux des philosophes et des critiques littéraires contemporains, Barthes, Derrida, Bakhtine. Ce contexte montre « un déplacement des intérêts à quoi je m'accorde mieux ¹³ », souligne-t-il, dans le sens où les études littéraires après Roland Barthes ont mis l'accent sur la littéralité du récit (et non plus sur une vérité, biographique ou historique notamment, qui serait extérieure au texte et qui permettrait de rendre compte de son sens). Lorsqu'il évoque le fait que « ce soit de nos jours qu'enfin Rabelais soit lu », c'est à Mickael Bakhtin qu'il fait allusion, critique littéraire Russe, dont la thèse sur Rabelais fit scandale en URSS en 1946 et qui dut attendre 1965 pour être publiée. Sa théorie de l'écriture carnavalesque et du dialogisme eut une influence importante sur les post-structuralistes français – Julia Kristeva notamment avec le concept d'intertextualité. Lacan n'en adopte pas moins une position très critique à l'égard de Jacques Derrida, directement visé par la référence au « slogan de promotion de l'écrit », dénonçant sa conception de la trace et de la primarité de l'écrit.

Il tient à écarter la psychanalyse de la critique littéraire, dénonçant « le psychanalyste en mal d'invention » qui s'aventurerait sans prudence en ce domaine, évoquant « l'inégalité de sa pratique à motiver le moindre jugement littéraire ». Il vise là explicitement Marie Bonaparte, mais aussi ceux qui, à l'instar de Derrida, l'auraient par trop associé à la critique littéraire. Il rappelle qu'« il [y] est moins impliqué qu'on ne s'imagine », dans ce « contexte de promotion de l'écrit », soit dans le mouvement structuraliste et post-structuraliste, parti de la littérature et auquel il se trouve souvent associé, en invoquant que ses *Écrits* ne sont pas œuvre littéraire mais composés de « lettres ouvertes » – « rapports, fonctions de Congrès » – dont procède son enseignement.

L'aveu, l'élosion, le trou

Ainsi, après ces remarques visant à situer son propos et l'orientation éthique de la psychanalyse, revient-il sur son choix d'avoir ouvert les *Écrits* par un commentaire de « la Lettre volée » d'Edgar Allan Poe, un texte isolé dans sa chronologie (car le premier qu'il rédigea fut « le stade du miroir »). Il souligne qu'à l'orée de son enseignement déjà, il avait accordé, avec la lecture de ce conte, une importance particulière à la lettre. Il rappelle que le conte est fondé sur la trajectoire d'une lettre dont on ignore le contenu, dont il a énoncé, dans son Séminaire, qu'elle arrive toujours à destination, et qui a un effet de féminisation sur celui qui la détient. La lettre est alors le phallus porteur de la signification de la castration. Ainsi Lacan indique qu'il convient de distinguer, plus précisément qu'il ne l'avait fait, le signifiant, qui peut entrer dans le jeu de la métaphore, soit corrélé au sens, et la lettre, qui fait passer le message de la castration, au-delà du sens, excluant toute métaphore.

¹² Bonaparte M., *Edgar Poe, sa vie, son œuvre*, Paris, Denoël et Steele, 1933. Marie Bonaparte interprète en termes de complexe d'Œdipe du petit Edgar, et de scène primitive, les tribulations d'un narrateur au pays du surnaturel.

¹³ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, op. cit., p. 12.

Il distingue sa lecture de celle de M. Bonaparte. Poe forme un message sur la lettre, qui « à ne pas le dire tel quel », soit à ne pas l'élaborer de manière théorique, à ne pas le faire passer au niveau du sens, « l'avoue » « d'autant plus rigoureusement ». Comme dans la référence à Beckett, Lacan noue la pratique de la lettre à « l'aveu », soit à un dévoilement qui ne passe pas par le sens mais plutôt par l'« élision » (du sens mais aussi du phallus, porteur du moins de la castration, dont la fonction opère à l'insu des protagonistes et du lecteur). Il reproche à Marie Bonaparte d'avoir plutôt cherché à boucher l'élucidation de cette élision, de la fonction du phallus et de la lettre, par la psychobiographie.

C'est alors à la lecture de Derrida qu'il s'attache, lui reprochant de mal le lire, évoquant « le facteur de la vérité ¹⁴ ». Il lui reproche de ne pas avoir saisi pourquoi Lacan dit qu'une lettre arrive *toujours* à destination, car elle porte la castration, ni pourquoi il « propose à la psychanalyse la lettre comme en souffrance », indiquant que ce dernier terme est à comprendre comme montrant l'échec de la lettre, soit son manque à représenter, son défaut de sens. Elle « fait trou », au regard des lumières, note-t-il. Aucun « sémantisme herméneutique » donc, Derrida n'a pas compris que Lacan visait au contraire ce trou dans la signifiante. Ce point fondamental est aussi celui qui le sépare du philosophe pour lequel la lettre symbolise l'écriture, c'est-à-dire un contenu, tandis que pour Lacan elle fait trace d'un vide au cœur du signifiant. Pour Derrida la lettre reste représentation de l'écriture, pour Lacan elle est l'échec de toute représentation.

Pour saisir cette notion de trou, qu'il apporte en opposition aux *Lumières*, soit à la Raison, à la vérité, au sens, Lacan évoque l'optique, le photon, c'est-à-dire une conception de la vision fondée sur un trou dans le visible. Il s'agit pour Lacan d'un nouvel abord du trou, par rapport au « Séminaire sur *La lettre volée* », pointant vers l'objet, et non plus seulement rapporté au phallus comme signifiant de la castration, du *manque-à-être*, du désir.

La littérature prend appui sur une idée « moins psychobiographique » du refoulement dans son ressort que celle de Marie Bonaparte et qu'il appartient à la psychanalyse de recueillir pour s'en enseigner. Le savoir est du côté des textes littéraires, mais il est véhiculé par la lettre, soit à leur insu. En retour, c'est une psychanalyse qui sait l'« énigme de son côté », qui élabore le trou dans le savoir pour en faire ses fondements, qui peut permettre un renouvellement de la critique littéraire. Cette discipline ne pourra se renouveler qu'à ce que « la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle ¹⁵ », c'est-à-dire qu'ils soient déchiffrés à l'aune de l'énigme que seule la psychanalyse permet de dévoiler, car elle est son objet même, que seule elle rend opérante.

Visant M. Bonaparte, il étend sa critique aux postfreudiens trop captifs de la vérité et du savoir, il les dit « exercés par la psychanalyse », « plutôt qu'il ne l'exercent », « pris en corps », pointant qu'à méconnaître le réel, l'objet, ils en sont le jouet. Serait-ce aller trop loin que de remarquer cette mention du corps, qui déplace déjà l'inconscient vers le parlêtre du dernier enseignement, abordant le « en corps », d'*Encore* ?

Quant au savoir il précise que le « savoir en échec » n'est pas « échec du savoir », invitant plutôt les analystes à produire un savoir sur les limites du savoir, sur l'objet, et à ne pas en conclure qu'il suffit de s'en tenir à une position de débilité, stigmatisant dans le même temps, au-delà des postfreudiens, toute position a-théorique.

Rappelant qu'il a fait de la lettre la « raison de l'inconscient » dans « L'instance de la lettre », il indique d'une fausse question rhétorique, qu'il ne s'agit pas pour autant qu'elle reste lettre morte. Il s'agit de rappeler aux psychanalystes le vivant de la théorie (ne pas prendre prétexte du trou dans le savoir pour ne rien savoir, sonner le glas de la théorie, qu'elle soit lettre morte), et de souligner la nécessité d'entendre l'importance de ce nouveau concept. Il s'agit aussi de se décaler

¹⁴ Derrida J. , « Le facteur de la vérité », *La carte postale, de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Aubier-Flammarion, *La philosophie en effet*, 1980.

¹⁵ Lacan J., « Lituraterre », », *Autres écrits, op. cit.*, p. 13.

d'une conception de la lettre corrélée au manque-à-être du sujet du désir, l'être pour la mort, pour la lier au vivant de la jouissance.

Littoral et frontières

Il situe la lettre comme ce qui insiste, le moteur de la répétition, et qui n'est pas là de « plein droit », soit vraisemblablement, hors la loi du langage, de l'Autre, dissociée de l'articulation S_1 - S_2 . Elle est liée au refoulement, à la pulsion, mais dès lors, à ce qui est hors la prise du langage, à l'objet. Il mentionne tout d'abord « la bifidité où s'engage toute mesure ¹⁶ », c'est-à-dire qu'elle suppose deux faces, une face réelle, une face signifiante. Et interroge « n'y-a-t-il rien dans le réel qui se passe de cette médiation ? », autrement dit, il affirme que le réel ne se saisit qu'à partir du symbolique, mais cherche à distinguer la lettre de la mesure mathématique (qui est insuffisante à vraiment saisir la lettre, car elle met en avant une polarité signifiante impropre à saisir le bord entre réel et symbolique, tandis que le réel, avec la notion de mesure, est saisi dans, par, le signifiant). Lacan congédie par ailleurs la notion de frontière, qui « à séparer deux territoires, en symbolise qu'ils sont mêmes pour qui la franchit, qu'ils ont commune mesure ¹⁷ ». La ligne abstraite de la frontière sépare symboliquement deux zones qui peuvent être de nature semblable. La notion de frontière est celle dont lui semble relever la biologie. Il prend l'exemple de Von Uexküll qui s'intéresse à l'effet de *l'Innenwelt* (le monde intérieur) sur *l'Umwelt* (le monde extérieur à un sujet en tant qu'il est pour lui un milieu), soit pour qui tout est effet de frontières. Il oppose la psychanalyse au modèle mathématique et à celui de la biologie. Elle doit se doter de ses propres outils qui permettent de prendre en compte l'hétérogénéité radicale du Symbolique et du Réel et la notion de bord entre ces deux dimensions. C'est la notion de littoral qui peut mener sur d'autres voies que celles de la frontière ou de la mesure, soit de la significantisation du réel. La lettre est littorale, affirme Lacan, elle est ce qui fait bord entre le symbolique et le réel, le savoir et la jouissance. Le littoral, c'est la ligne qui marque le bord entre la terre et la mer. Le caractère littoral de la lettre vient marquer l'hétérogénéité des territoires qu'elle sépare au contraire d'une frontière qui en symbolise la « commune mesure ». La lettre de « Literatorre » n'est plus celle de « L'instance de la lettre... ». Dans le Séminaire XVIII en effet, comme le montre Leander Pasqual dans sa thèse : « le phallus n'est plus considéré comme le signifiant du désir, c'est-à-dire comme le signifiant de la dialectique de l'être et de l'avoir, ce qui s'écrit $(- \phi)$ ¹⁸ ». Il « devient le nom de ce qui ne s'articule ni dans la parole ni dans le désir, à savoir la jouissance elle-même. Cette dernière est ici désignée comme étant interdite, ce qui s'écrit (Φ) ¹⁹ ». De point de capiton entre le symbolique et l'imaginaire dans « La signification du phallus », il est devenu point de capiton entre le symbolique et le réel. La question de la littoralité de la lettre semble bien corrélée à ce déplacement, mais de ce fait, comme le précise L. Pasqual, à ce que le phallus devienne un pur semblant. J.-A. Miller souligne que « Lacan spécialise le terme de “semblant” pour ce qui s'inscrit entre le symbolique et le réel. C'est-à-dire, il le spécialise pour ce qui en définitive est de l'ordre du signifiant, de ce qui vient du symbolique mais précisément qui ne tient pas le coup dans l'abord du réel ²⁰ ». Dès lors, tels les nuages de l'apologue de Lacan, le phallus est voué à se rompre, indique L. Pasqual ²¹. En effet, Lacan précisera ensuite que la lettre est ce qui se précipite de la rupture du semblant. Elle est

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 14.

¹⁸ Pasqual L., « Usages cliniques de la lettre, du bien-dire au savoir-lire », thèse de doctorat de psychanalyse, dirigée par Sophie Marret-Maleval, soutenue à l'Université Paris VIII, janvier 2016, p. 220. Disponible en ligne.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 22 janvier 1992, inédit.

²¹ Pasqual L., « Usages cliniques de la lettre... », *op. cit.*, p. 222.

« l'écriture dans le réel de ce qui provient du semblant ». Elle « est aussi bien au service du savoir qu'au service de la jouissance ²² ».

Pour définir ce concept, Lacan situe précisément la lettre en écart avec le phallus, qui relève pour sa part, du symbolique. C'est à partir du S_1 et de l'objet a qu'il faudra plutôt la cerner.

S_1 / a

Le S_1 en effet, traduit, de la même manière que le phallus, l'élosion du sujet, entre les signifiants, déductible seulement à partir du second signifiant. Mais là où le phallus met l'accent sur le sujet comme manque-à-être, le S_1 accentue l'identification par le trait unaire, et vient au regard du S_2 . Or c'est à la liaison S_1 - S_2 que s'attaque ici Lacan quand il déplace l'accent sur le hors-sens et l'objet, dans un mouvement où la question de l'aliénation, de lien du sujet à l'Autre, cède la place à celle de la séparation, du lien du sujet à l'objet comme l'indique Éric Laurent ²³. Ce déplacement advient quand l'Autre perd son éminence, que l'objet est l'Autre du sujet.

É. Laurent montre, en effet, que le sujet n'est alors plus représenté comme seul manque-à-être, soit par le phallus, mais aussi par l'objet : « Le sujet, quand il ne peut pas être représenté, quand il n'est plus représenté dans l'Autre, quand l'Autre n'est plus ce lieu où il s'aliène, où il s'inscrit, mais devient le désert de l'*Achose*, alors, le sujet à la place, s'accroche à ce qui est son point d'amarrage, l'objet (a) et la lettre, nous dit Lacan, devient littorale ²⁴ ». Dans le trou de l'Autre se loge l'objet, un *Un en plus*, auquel le sujet s'accroche comme l'enfant à son ours en peluche, quand l'Autre le laisse ²⁵. L'identification par le S_1 vient alors au regard de l'identification à l'objet.

La lettre dessine le bord du trou dans le savoir, indique Lacan dans « Lituraterre ». Le savoir est constitué de l'articulation S_1 - S_2 , c'est même plus précisément S_2 qui le figure. Le bord du trou dans le savoir est abordé par le S_1 , signifiant asémantique qui représente le sujet comme Un, au sens de l'unaire, et nomme l'objet de sa jouissance. Il note que la lettre « invoque », en ce trou, la jouissance qui le comble.

On peut entendre que la lettre (comme ce qui choit du semblant qui se défait) convoque, appelle la jouissance (le signifiant devient cause de la jouissance), à la place de Dieu, d'où la référence à l'invocation. Le Père est réduit au trou dans l'Autre dans lequel vient se loger l'objet a , voire à l'objet lui-même. La lettre se décompose en une face signifiante et une face réelle, en S_1 en tant qu'il fait trou dans le savoir et que a le comble, la lettre est formée du couple S_1 - a . Le Père se divise entre l'Un (qui donnera l'exception paternelle des formules de la sexualité) et l'Autre, ici rapporté à l'objet (comme Autre du sujet), mais aussi déjà à son manque, annonçant dans *Encore* sa réduction à l'Autre sexe, à $S(X)$ ²⁶.

Reste à savoir comment l'inconscient qui est « effet de langage », « commande cette fonction de la lettre ²⁷ », note Lacan. Il rappelle qu'il a repéré l'inconscient jusqu'alors en termes strictement signifiants. Il est structuré comme un langage et le sujet est ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant. La lettre de l'inconscient, le phallus, relevait bien du signifiant. Avec le cinquième paradigme, la jouissance circulait avec les signifiants, entre les signifiants, l'interprétation de l'inconscient en terme structural restait possible, mais avec ce déplacement du concept de la lettre, quand se défait l'articulation S_1 - S_2 au profit d'une identification par la jouissance et le trait unaire, comment concevoir l'inconscient ? L'inconscient « commande » la fonction de la lettre, indique ici Lacan, (anticipant encore l'affirmation que le signifiant est cause

²² *Ibid.*, p. 224.

²³ Cf. Laurent É., « La lettre volée et le vol sur la lettre », *La Cause freudienne*, n°43, p. 31-46.

²⁴ *Ibid.*, p. 38.

²⁵ Cf. *ibid.*

²⁶ Cf. Marret-Maleval S., « Le corps féminin de l'Autre », en cours de publication dans *Quarto*.

²⁷ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 14.

de la jouissance). La réponse que Lacan apportera à cette question tient dans la rupture du semblant, soit de l'articulation S_1 - S_2 en son principe, et dont choit la lettre.

Il me semble qu'une nouvelle inversion se fera avec le tout dernier enseignement, quand c'est le *sinthome*, qui s'écrit S_1 / a , qui est situé en place de commandement, soit la première morsure de S_1 sur le corps qui cause la chute de l'objet, le sens, l'articulation S_1 - S_2 devenant secondaire.

La lettre, l'impression et la trace

Quand l'inconscient est en place de commandement, dans « Lituraterre », la lettre n'est pas primaire. Lacan en profite pour critiquer encore les thèses de Derrida, la primarité de la lettre qu'est pour lui la trace, à laquelle toute écriture, toute articulation signifiante, *in fine* renvoie. Lacan lui oppose sa propre conception de la lettre. Elle est « instrument propre à l'écriture du discours » (on se souvient que Lacan a écrit ses quatre discours avec quatre lettres, en faisant un usage symbolique à l'instar des lettres mathématiques, pour réduire la psychanalyse à sa logique). Elle n'est « pas impropre [...] à symboliser certains effets de signifiant », poursuit-il, où il faut entendre qu'elle participe de l'usage métaphorique ou métonymique du langage. « Mais cela n'impose nullement qu'elle soit [...] primaire dans ces effets mêmes » indique de manière plus développée la leçon initiale de *Lituraterre* du Séminaire XVIII²⁸. É. Laurent commente : « Il met ainsi en cause la place "primaire" de la barre, pour répartir métaphore et métonymie [telle qu'il les avait écrites dans "L'instance de la lettre" »]. Il dit bien que cela peut servir à cela, en effet, mais que cela ne suffit pas. Il se critique donc lui-même, comme souvent²⁹ ». É. Laurent précise qu'en lui récusant une fonction d'instrument premier, c'est à la tradition occidentale au regard de l'écriture qu'il s'attaque, tandis qu'il repousse également la notion de lettre comme impression première dont Derrida se saisit pour définir sa propre conception de la trace. Derrière Derrida et la référence à son texte « Freud et la scène de l'écriture », c'est aussi du « Bloc-notes magique » de Freud que Lacan s'écarte, comme il le précise plus explicitement ensuite. Il lui rend hommage toutefois des voies frayées dans *L'Esquisse* bien que sa propre lecture ne l'ait pas conduit à en déduire que l'écriture soit impression. Il souligne néanmoins que Freud a saisi, dans son abord des formations de l'inconscient (par la substitution, la condensation et le déplacement) que les lettres sont « effets de signifiant ». Pour autant il se démarque de lui encore (précisant que ce discours « confusionnel » n'a pu surgir que de celui qui lui importe, soit du discours de la psychanalyse, de Freud), ainsi vraisemblablement que de Derrida. La thèse de ce dernier est le produit du surgissement du discours de la psychanalyse dans le discours universitaire, « savoir mis en usage à partir du semblant ». En conséquence, la notion de trace élaborée par Derrida peine à sortir de la logique du signifiant.

L'expérience analytique se situe d'un autre discours, souligne Lacan, elle est la seule à saisir la fonction littorale de la lettre. Cette expérience est celle à laquelle à laquelle il « pare », c'est-à-dire qu'il l'ordonne et remédie à ses faiblesses selon les définitions du *Littré*. L'expérience du réel ne peut se saisir qu'à travers le discours analytique. Lacan note toutefois la difficulté d'être celui qui se trouve à la transmettre (elle « s'avoue de lui », il lui faut s'aventurer sur les bords du langage, de la formalisation pour ce faire). On entend également que le renouvellement de la psychanalyse est produit de son dire, qu'il y faut l'acte et l'énonciation d'un sujet, le S_1 . Il note qu'il aurait préféré en être épargné, ce qui lui importe lui vaut d'être importuné. L'exclamation « Dieu merci » ajoutée à ce propos n'est sans doute pas anodine. Référence ironique, elle marque la réduction de l'invocation du nom de Dieu à la formule rhétorique. Dieu, l'Autre, a laissé place encore au S_1 et à l'objet a , qu'il supporte et qui est la cause de ses tracasseries.

²⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 118.

²⁹ Laurent É., « La lettre volée et le vol sur la lettre », *op. cit.*, p. 34.

Il précise à partir de là, la spécificité de la lettre. Il énonce que « le vif de ce qui [lui] paraît produire la lettre comme conséquence, et du langage » est : « que l'habite qui parle ³⁰ », ce qui le conduit à définir les rapports de la lettre au trait unaire et à la jouissance.

Le voyage au Japon

Lacan s'attache alors à développer sa conception de la lettre, expliquant comment elle lui est venue d'un voyage au Japon. La notion de voyage est intimement nouée à la fonction littorale, tandis que *l'Umwelt* le rend impossible : il s'agirait avec une telle boussole d'aller du même au même, cela reviendrait à se contenter de « chanter "partons" ». Comment entendre cette référence ? Elle évoque le départ des troupes pour la guerre, puisant courage dans un chant patriotique, soit le voyage conçu comme conquête, avec la dimension d'illusion qui l'accompagne ; elle m'évoque aussi « l'Orphée aux Enfers » d'Offenbach quand les dieux de l'Olympe partent joyeusement vers l'enfer y tromper leur ennui en chantant « partons » (clin d'œil peut-être d'ailleurs aux chants patriotiques) ? Dans les deux cas, c'est la dimension du réel de ce qui se passe de l'autre côté des lignes qui est voilé.

Lacan note qu'il a pris une route nouvelle pour la première fois, « pied de nez aux routes imprécises de Derrida » commente É. Laurent ³¹. Il explique qu'il s'agit d'une route aérienne qui venait de s'ouvrir au-dessus des plaines de Sibérie, mais « une route désertique, car les soviétiques voulaient s'assurer qu'aucun avion espion ne photographierait leurs installations ³² ». Lacan dit à son propos qu'elle n'était plus interdite comme précédemment. Comment ne pas entendre là encore l'évocation d'un nouveau type de franchissement dans son enseignement, au-delà de l'Œdipe. Le littoral n'est pas la barrière de *L'Éthique*, entre le signifiant et la Chose que seuls quelques héros peuvent franchir ; avec le littoral Lacan s'avance vers une conception de la jouissance qui n'est plus la jouissance « interdite à qui parle comme tel ³³ ». Ce n'est pas le voyage aller, le long du cercle arctique, qui lui a « fait lecture » de ce qu'il a vu dans les plaines de Sibérie, précise-t-il. Il lui a fallu la rencontre de la langue japonaise, de sa lettre, pour pouvoir lire autrement. Il souligne également la contingence selon laquelle son texte n'aurait pas vu le jour si les Russes avaient laissé survoler les villes et les installations industrielles et militaires. Il parle de condition accidentelle, mais pas si accidentelle que ça. Il pointe en effet, l'œuvre de la pulsion de mort dans la civilisation, l'« accident d'un amoncellement de l'occire ³⁴ », l'accident c'est la pulsion de mort, pas si ignorée qu'on ne le pense, puisqu'elle peut être délibérément entretenue et masquée ³⁵. Paradoxalement, l'interdit posé sur une route libère la seconde qui dévoile l'autre versant de la jouissance, lié au littoral.

Ce qui lui rend lisible ce qu'il voit au retour, précise-t-il, c'est qu'il a saisi, avec la lettre calligraphique japonaise, la condition littorale. Il y a rencontré un « petit peu trop », « juste ce qu'il faut pour que je le ressente », qui est sensible au Japon dans la lettre, dans son art, et qui est « ce dont sa langue s'affecte ». Avec la lettre japonaise apparaît sensible que ce qui affecte la langue, c'est la lettre, la corrélation du S₁ et de la jouissance. Ce trop, note-t-il, tient « à ce que l'art en véhicule ». Par la calligraphie, la peinture « démontre son mariage à la lettre ». Il dit avoir été fasciné par les *kakemonos* pendus dans les musées, qui portent des inscriptions permettant de mesurer « ce qui s'en élève de la cursive Uexküll ³⁶ », c'est-à-dire ce que voile l'écriture occidentale. Il semble établir deux modèles d'écriture, l'écriture occidentale, marquée

³⁰ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, op. cit., p. 15.

³¹ Laurent É., « La lettre volée ... », op. cit., p. 37.

³² *Ibid.*

³³ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 821.

³⁴ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, op. cit., p. 15.

³⁵ Dans « Leçon sur *Lituraterre* », Séminaire XVIII, p. 119, Lacan joue sur l'équivoque « occidentale », pour attribuer ce rapport spécifique à la pulsion de mort à la civilisation occidentale.

³⁶ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, op. cit., p. 16.

par le refoulement ; l'écriture orientale, fondée sur la lettre. Avec la lettre, l'accent est porté sur le singulier ; avec le signifiant, sur l'universel, une caractéristique, note-t-il, qui lui apparaît d'autant plus qu'il est novice, il ne lit pas le chinois, mais il en profite pour préciser que l'important n'est pas le sens, l'universel. La calligraphie révèle que la lettre est écriture du trait unaire (« le singulier de la main »), du S_1 (le trait de pinceau, sa particularité, est aussi la signature du peintre) et récupération de jouissance (le *kakemono* est donné à voir, convie le regard plus que le sens).

Papeludun et Hun-en-Peluce

Le singulier « appuie une forme plus ferme », indique-t-il ; j'entends qu'il pointe vers une plus grande fermeté de la conjonction S_1a que de celle du S_1 et du S_2 , soit de la structure dont il va indiquer plus loin qu'elle peut se rompre. Le singulier de la main, le trait de pinceau, ajoute la dimension du « papeludun », soit du Un unaire, du S_1 . La lettre marque la différence absolue, il n'y a pas de deux, pas de S_2 . Pourrait-on aller jusqu'à déchiffrer en ce néologisme le mot « pape », associé au Un-tout-seul, soit la réduction du père au S_1 , le passage de l'Autre à l'Un ? Il introduit ici un second néologisme : le singulier « ajoute la demansion du papeludun », un mot valise qui substitue « de » à « di », peut-être faut-il entendre « deux » et « dit », équivoque sur le fait que dimension nécessite le deux, or justement, il s'agit avec la lettre du « papeludun ». On pense à la définition du point dont la spécificité est de ne pas avoir de dimension, le « papeludun » est torsion, élimination de la dimension qui suppose le deux. Il n'y a pas de « dit-mension », ce qui est exclu de la « demansion », c'est le dit, dont relève le « papeludun », le trait unaire, le un-tout-seul. J'entends aussi une équivoque translinguistique « mansion », signifiant, demeure en anglais, « demansion », une équivoque, qui n'est pas sans rappeler le précédent « l'habite qui parle », nouant la lettre au dit, au S_1 qui constitue la demeure du un et dont le deux prend son départ, où il se loge. Du papeludun, du S_1 , s'évoque « ce que j'instaure du sujet dans le Hun-en-Peluce ». É. Laurent précise qu'il s'agit ici de l'objet a . Le sujet s'instaure de son amarrage à l'objet, quand l'Autre n'est plus là. Il fait résonner l'équivoque « Un en Peluche », l'ours en peluche auquel s'accroche l'enfant quand la mère s'absente³⁷. Le Hun-en-Peluce fait entendre la conjonction du familier (en peluche) et de l'étrangeté, de la barbarie, du Hun, du Un auquel se réduit le chef de guerre, Attila, mais aussi la jouissance hors la loi du langage, les deux dimensions dont le sujet est pétri (S_1 et a , le a est par la lettre attaché au S_1). Il ressort enfin, contre la netteté du sens, de l'accroche S_1 - S_2 (sur laquelle porte la dérision du peluce, il n'y a pas d'un en plus de S_2), la dimension du hors-sens de l'équivoque.

Le sujet n'est plus situé entre S_1 et S_2 mais entre S_1 et a . Le Hun-en-Peluce « meuble l'angoisse de l'Achose ». Dans les six paradigmes de la jouissance, J.-A. Miller indique que Lacan convoque à nouveau la Chose dans son tout dernier enseignement, contre le côté maniable de l'objet, ici la Chose vient désigner le vide, le godet qui accueille la jouissance sous l'espèce de l'objet a . Toutefois Lacan écrit « l'Achose », en un seul mot, avec une majuscule, il réduit l'Autre à la chose, soit à son vide.

Dans la conférence initiale, Lacan précisait « Ça sert beaucoup [Hun], ça se met à la place de ce que j'appelle l'Achose [...] et ça la bouche du petit a ³⁸ ». La lettre est faite de la conjonction du Un et du a qui viennent à la place de l'Autre, dont les fonctions sont réparties entre Un et a . C'est la conjonction du trait unaire, du Un et du a , qui pare à l'angoisse du vide de l'Autre.

Le verbe « meubler », qui évoque encore ce qui contribue au fait d'habiter un lieu, au sens d'en prendre possession, pointe aussi vers une récupération de jouissance dans la lettre, ce qu'il précise ensuite : « ce que je connote du petit a ici [dans la calligraphie] fait l'objet d'être enjeu de quel pari qui se gagne avec de l'encre et du pinceau ?³⁹ ». La calligraphie est écriture du trait

³⁷ Laurent É, « La lettre volée... », *op. cit.*, p. 38.

³⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *op. cit.*, p. 120.

³⁹ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 16.

unaire et récupération de plus-de-jouir, elle vise un plus de jouissance, le « petit peu trop » corrélé à l'épreuve de l'affect, ce qui émeut, met en mouvement le sujet.

Le ruissellement

En ce texte s'esquisse l'écriture du sinthome (S_1/a), grâce au dégagement de la fonction littorale de la lettre. Lacan en donne, dès lors, une illustration à travers ce qu'il voit lorsqu'il survole la Sibérie en avion. Entre les nuages, lui apparaît le ruissellement dans les plaines. Seule trace à y apparaître, le ruissellement creuse une trace. La trace se conjugue à la jouissance, réponse encore à Derrida. Le ruissellement indique le relief, « opère » dans le relief, précise Lacan, il participe de la constitution du relief, creuse le sillon dans la plaine de Sibérie. Le ruissellement est image de la lettre comme creusement du sillon sous l'effet de l'eau qui remplit celui-ci. C'est l'objet a qui fait trou dans le savoir, mais il est aussi découpe dans le réel, « bout de réel », « semblant », dira plus tard Lacan⁴⁰, soit lié à un bord, le sillon, le S_1 .

La seule végétation de la plaine est constituée des reflets, qui « poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas » (du ruissellement). Autrement dit, il n'y a pas d'autre trace (le reflet) qu'attachée au miroitement, que produit le ruissellement. « Le reflet du ruissellement opère comme une trace qui n'indique rien d'autre », note encore L. Pasqual⁴¹. C'est aussi le reflet attaché au miroitement qui fait l'ombre, c'est-à-dire que l'éliision (celle du sujet), est le fait de la lettre et non de la paire S_1 - S_2 , comme il va le développer ensuite.

Lacan oppose en effet à la rature « d'aucune trace qui soit d'avant » (la théorie de Derrida), l'image du ruissellement, conjugué à la rupture du semblant (qu'est le nuage, le signifiant) et dont s'évoque la jouissance.

« Le ruissellement est bouquet du trait premier et de ce qui l'efface », affirme-t-il. Le terme de bouquet conjugue les notions d'assemblage et de produit (on songe aussi au bouquet final, l'acmé du feu d'artifice). La lettre assemble le S_1 et ce qui efface le trait premier, a . Elle résulte du trait premier, de l'incidence du langage en son point d'insertion.

L'objet est compris comme ce qui efface la trace. Si l'on suit l'image initiale : le ruissellement crée une trace et l'efface, le remplit d'eau. Or jusqu'ici, ce qui effaçait la trace était plutôt le signifiant second, le S_2 . Dans « L'identification », c'est plutôt le trait qui efface l'objet, le S_2 qui efface le S_1 et le sujet apparaît comme -1, soit éliidé entre les signifiants⁴². Lacan inverse ici sa logique antérieure, en soulignant que « c'est de leur conjonction [du trait premier et de ce qui l'efface] qu'il [ce bouquet] se fait sujet ». Mais Lacan indique qu'il faut pour cela deux temps et distingue alors la notion de rature (au cœur de son titre), le trait unaire, le S_1 . Il est « rature d'aucune trace qui soit d'avant », c'est-à-dire que le trait unaire instaure le sujet en l'effaçant, en l'introduisant comme pure négativité. Lacan s'oppose tant à Derrida qu'à sa propre construction par laquelle il fallait le S_2 pour produire cet effacement. Le trait unaire vient avec la lettre, il en est l'effet. La rature « fait terre du littoral ». Elle est la face symbolique de la lettre, la moitié terre. « *Litura* pure, c'est le littoral », autrement dit la lettre, dans sa dimension de pure rature, est la ligne du littoral. « La produire, c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste », autrement dit le trait unaire, le S_1 , qui représente le sujet, sans l'appui du S_2 (qui serait l'autre moitié de la paire, mais qui n'est plus nécessaire à la représentation du sujet, reproduit par cette seule moitié).

« Tel est l'exploit de la calligraphie », note Lacan, qui est écriture du trait unaire, en ce que l'unique trait de pinceau porte la signature du calligraphe. Lacan indique l'impossibilité pour l'occidental de saisir de « quel appui elle [cette barre horizontale], s'attaque, de quel suspens elle

⁴⁰ Pour « bout de réel », cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 123. Pour l'objet a comme « semblant », cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 83.

⁴¹ Pasqual L., « Usages cliniques de la lettre... », *op. cit.* p. 217.

⁴² Lacan J., *Le Séminaire*, livre IX, « L'identification », leçons du 10 et du 24 janvier 1962, inédit.

s'arrête⁴³ ». C'est-à-dire que la lettre ne prend pas appui sur une trace antérieure, primaire, dont elle serait la rature, mais sur la jouissance. Attraper cela nécessite d'emprunter une autre voie que celle qu'emprunte l'occidental : « Il y faut un train qui ne s'attrape qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye », où j'entends que le train occidental serait la liaison S₁-S₂ à partir de laquelle il pense, le sens, or le train oriental ne s'attrape qu'à se détacher de toute dimension signifiante, pour saisir la jouissance au-delà du S₁, de ce qui vous raye, comme ce dont il s'appuie.

« Entre centre et absence, entre savoir et jouissance il y a le littoral », note Lacan, soit le S₁, « qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant », le littoral vire au littéral, c'est-à-dire devient lettre, qu'à ce qui s'y corrèle l'objet de la pulsion qui commande la répétition.

Ravinement et rupture du semblant

Lacan précise alors que le ruissellement, la lettre, se produit « d'entre les nuages », (soit de la rupture S₁-S₂). Le nuage est une image du « semblant, par excellence », c'est-à-dire du signifiant. « C'est de sa rupture qu'en pleut [...] ce qui y était matière en suspension⁴⁴ », soit la lettre. Il souligne par ailleurs que dans sa vision du ruissellement domine la rature, qui se conjugue à sa source, c'est-à-dire que le trait unaire domine en ce que la lettre prend source dans la rupture du semblant, du langage. « Le signifiant n'est plus présenté comme une articulation d'éléments différentiels, commente L. Pasqual, c'est-à-dire comme une connexion d'éléments susceptibles d'être isolés. Au contraire, les nuages représentent plutôt l'imprécision de la forme et l'inconsistance de la matérialité de la chaîne signifiante. Cette fois-ci, la matérialité du signifiant devient matière en suspension⁴⁵ ». J.-A. Miller relève que Lacan laisse derrière lui, avec la métaphore météorologique, l'« ancienne mécanique » du signifiant⁴⁶. Cette rupture, en effet, « dissout ce qui faisait forme », note Lacan, soulignant que la science cherche à percer le secret des météores, mais en congédiant la jouissance, l'immonde, la vie. « Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui dans le réel se présente comme ravinement », oppose Lacan à la science. Le détachement du S₁, du trait unaire, ravine le réel, et « évoque » la jouissance, autrement dit la jouissance dépend du signifiant, elle est attachée à la lettre qui l'évoque. Si Lacan s'intéresse à la matérialité du signifiant avec la lettre, il ne donne pas pour autant consistance à la jouissance. Le ravinement est le produit du ruissellement, soit de l'effet de la lettre, sous ses deux faces, réelle et symbolique pris sur le versant de la matérialité du langage.

« L'écriture est ce ravinement même », dit-il. Il explique ainsi sa fonction invocatrice de la jouissance : « rien de plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant. Le premier godet toujours à faire accueil à la jouissance ou tout du moins à l'invoquer de son artifice ». L'écriture est « ce qui a plu du semblant en tant qu'il fait le signifiant », c'est en ce sens qu'elle est « dans le réel, le ravinement du signifié⁴⁷ », elle résulte de la rupture S₁-S₂, conduit vers le hors-sens et se conjugue à la jouissance. Lacan oppose le signifiant comme semblant, le semblant est ce qui le constitue, et le réel dans lequel opère la lettre. Cette opposition du réel et du semblant est aussi ce qui le démarque de Derrida auquel il oppose que l'écriture « ne décalque pas » le semblant (la thèse de Derrida), mais « ses effets de langue, ce qui s'en forge par qui la parle », c'est-à-dire que la lettre relève des effets de sujet, elle est en prise sur l'énonciation, le trait unaire, et sur son second effet, la jouissance. « Elle n'y remonte qu'à y prendre nom », dit-il, elle choit du semblant mais s'en rapproche, y « remonte », elle conserve une face signifiante, mais avec

⁴³ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 16.

⁴⁴ *Ibid.*, p.17.

⁴⁵ Pasqual L., « Usages cliniques de la lettre... », *op. cit.*, p. 218.

⁴⁶ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », *op. cit.*, leçon du 15 avril 1992, inédit.

⁴⁷ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 17.

l'appui d'un signifiant hors sens, le S_1 tout seul, qui n'est plus un signifiant pris dans sa dimension différentielle, d'articulation langagière, mais de bord avec le réel, et c'est en ce sens qu'il est une lettre. Le S_1 devient alors trait unaire, le signe du sujet, son nom. Il prend nom « comme il arrive à ces effets parmi les choses que dénomme la batterie signifiante pour les avoir dénombrées », le S_1 est un effet de la batterie signifiante, qui se détache à partir de la fonction du dénombrement, soit comme chiffre du sujet, quand il n'est plus lié à S_2 pour produire le sens.

L'écriture

Pour saisir cette fonction de l'écriture, de la lettre, du S_1 pris dans sa dimension de chiffre, Lacan évoque des effets d'écriture, de traces : les autoroutes, les isobares, liés à la science, au chiffrage, d'une part, au trait, (à la géométrie) de l'autre. Il relève que l'architecture contemporaine des autoroutes à Osaka n'est pas sans évoquer le vol de l'oiseau, que la modernité rejoint le savoir ancestral qui a su repérer le chemin le plus court d'un point à un autre à l'aide des nuages ; autrement dit, l'orientation, le sens, est donné par le nuage, le semblant. Personne ne suit la ligne droite spontanément, pas même la trajectoire de la lumière qui suit une courbe, précise Lacan dans la leçon initiale du Séminaire XVIII, mais la droite « inscrit tout de même quelque chose ⁴⁸ ». L'orientation suppose une construction géométrique. La droite introduit la continuité dans une cascade de points, la lumière est elle-même solidaire de sa courbure. Objet et trait unaire sont conjugués. Lacan montre par ailleurs comment la science déchiffre un savoir dans le réel dont elle peut faire « exemple » avec des lettres, « notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés ». « Il n'y a de droite que d'écriture », note-t-il, « comme d'arpentage que venu du ciel », autrement dit, le semblant et la lettre, le sens et la construction, opèrent de conserve, et sont deux dimensions indispensables, inéluctables, mais distinctes. Il rappelle par ailleurs « qu'écriture comme arpentage sont artefacts à n'habiter que le langage », la lettre a un pied dans le symbolique, dans le semblant, l'écriture n'habite que le langage, elle lui est intime. Lacan vise là aussi les limites d'une science qui conserverait une visée platonicienne, l'espoir d'écrire tout le réel, que le réel soit rationnel.

La psychanalyse enseigne pour sa part, qu'il n'y a pas la jouissance sans le semblant, sans le sens, et inversement. « sous le pont Mirabeau [...] coule la Seine primitive », dit-il, jouant de l'équivoque du ruissellement qui a lieu sous le pont du langage, mais aussi de l'évocation de *L'Homme aux Loups* et de la scène primitive, refoulée et inaccessible que Lacan rapporte ici à un effet d'écriture dans le réel. Il rappelle la lettre V associée par le patient de Freud à la réminiscence des ailes ouvertes d'un papillon, ce que Freud déplie sur le versant de la castration et sur celui de la jouissance sexuelle ainsi que de la construction du fantasme. « Mais aussi bien n'en jouit-on qu'à ce qu'y pleuve la parole d'interprétation ⁴⁹ », indique Lacan. L'interprétation délivre la lettre et la jouissance qui y est attachée. La politique de la psychanalyse est celle du symptôme, qui nécessite d'en passer par l'interprétation, ce dont la politique gagnerait à tirer enseignement, note-t-il. Pour autant il en appelle à une politique de la psychanalyse, qui sache tirer parti de l'écriture, « un autre parti que de tribune ou de tribunal », sans doute fait-il là référence à ses ennuis avec l'IPA, mais il s'agit aussi d'aller au-delà du régime de la loi, du Père, pour prendre appui sur la matérialité du langage, ce qui permet d'avancer au-delà de l'Œdipe, « que s'y jouent d'autres paroles à nous en faire le tribut », où j'entends que l'analyste en place d'objet, de tribut, permet que se joue une autre dimension de la parole que celle du sens.

« Il n'y a pas de métalangage ⁵⁰ », rappelle-t-il, pas d'Autre de l'Autre, pas d'Autre de garantie de la loi, de la vérité, mais la matérialité du langage, l'écrit a tout autant force d'orientation. Il peut modifier celle de la psychanalyse. Le passage du père au sinthome est déjà sensible en ces lignes.

⁴⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours...*, op. cit., p. 123.

⁴⁹ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, op. cit., p. 18.

⁵⁰ *Ibid.*

S'orienter du littoral

Lacan interroge : « Est-il possible du littoral de constituer tel discours qui se caractérise de ne pas s'émettre du semblant ⁵¹ ? », ainsi qu'il a tenté de le faire avec le discours de l'analyste qui met l'objet *a* en place d'agent tandis que les trois autres discours s'orientent du signifiant (S, S₁, S₂). La psychanalyse doit trouver à s'orienter du réel, et non du sens. Sa question est identique à celle de la littérature d'avant-garde qui est « fait de littoral », c'est-à-dire qu'elle procède de la lettre et non du semblant, mais pour autant, « ne prouve rien que la cassure, que seul un discours peut produire, avec effet de production », autrement dit, elle ne peut s'appuyer sur la lettre qu'à partir de la rupture du semblant, il y faut de toute façon le discours. Lacan emploie « discours » et non « langage », car c'est d'un discours, de la structure réduite à quelques lettres, qu'il repère la psychanalyse et son opération. Il souligne que la lettre ne s'attrape que du semblant, par sa rupture, fût-il réduit à quelques signifiants. La notion de « preuve » est aussi intéressante ici, car il associe par ce terme la littérature d'avant-garde à la science, par laquelle la preuve se déplace de la vérité au réel. Le réel en jeu, c'est celui de la lettre, qui résulte de cette cassure du semblant, qui en est le produit. On peut entendre également que la lettre a un effet de production, la jouissance.

Cette littérature a l'ambition de « lituraterrir », énonce-t-il, elle prend appui sur le littéral et de ce fait, elle a l'ambition de « s'ordonner d'un mouvement qu'elle appelle scientifique », confirme-t-il. On pense à l'Oulipo, acmé de cette littérature. Lacan marque toutefois la divergence, l'écart de la littérature d'avant-garde et de la science : « il est de fait que l'écriture y a fait merveille et que tout marque que cette merveille n'est pas près de se tarir » (pense-t-il aussi à Lewis Carroll ?). L'appui sur l'écriture, la lettre, y fait merveille, elle convoque la jouissance du lecteur, mais elle relève d'un savoir-faire avec l'objet, sur le mode de la sublimation, alors que Lacan associe la science à la pollution, comme sa production aveugle, ignorée d'elle-même. À faire l'impasse sur la jouissance, celle-ci fait retour sous les espèces du déchet, de la pulsion de mort.

Lacan annonce que la science ne pourra pas faire longtemps l'économie de s'interroger sur ce qui fait son symptôme, prédisant la montée des préoccupations environnementales. Il ironise au passage sur la notion d'environnement, lorsqu'elle est saisie selon une conception fondée sur une approche biologique à l'égal de celle d'Uexküll, gouvernée par le principe de stimulus-réponse. L'*Umwelt* serait pour le biologiste le reflet de l'*Innenwelt*. Ils auraient commune mesure. Autrement dit, l'erreur est de penser en termes d'interaction de l'homme et de l'environnement, que ce dernier soit le reflet du comportement de l'homme – « l'idée d'Uexküll behaviourisée » –, et qu'il suffirait d'améliorer les comportements pour améliorer l'environnement – l'idée d'Uexküll « crétinisée » –, de prendre appui sur le scientisme cognitivo-comportemental. Ce serait négliger que la pollution est une production de la science et persister dans l'aveuglement, à ignorer la jouissance comme produit du semblant, l'action du sujet et de l'objet. Lacan place son espoir dans une éthique qui prenne en compte le savoir-faire avec le symptôme, l'objet.

Il veut lui-même « lituraterrir », se situant plutôt dans le sillage de la littérature contemporaine. Son style en est marqué. Il précise que l'image du ravinement n'est pas une métaphore, « l'écriture est ce ravinement même ⁵² ». Il vise un style littoral, un usage du concept qui prenne appui sur la lettre et non le semblant. La jouissance est impliquée dans son travail : il « invoque » dans son séminaire, celle de l'auditoire, son accumulation atteste de l'effet de son séminaire. La sienne y est concernée, tant sur le mode de la satisfaction « ça m'occupe » qu'à travers les jouissances dont il se prive. La jouissance est en jeu à la fois comme manque et comme plus-de-jour, du côté du sujet et de l'Autre / autre.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*

Le ciel constellé

Lacan en passe alors par les caractéristiques de la langue japonaise « en tant que la travaille l'écriture », pour préciser encore l'enjeu de la lettre. Il indique qu'un « effet d'écriture » est attaché à la langue japonaise. L'écriture japonaise peut se lire en deux prononciations différentes : en *on-yomi* « le caractère se prononce comme tel distinctement », en *kun-yomi*, le caractère se prononce selon « ce qu'il veut dire » – je renvoie, à propos de l'écriture japonaise, née d'un emprunt de ses caractères à la Chine d'où cette double lecture, à un article de J.-L. Gault « Quelques traits remarquables de la langue japonaise ⁵³ ».

Lacan invite à ne pas comprendre l'assemblage de lettres que constitue le caractère calligraphique comme « les épaves du signifiant courant aux fleuves du signifié », soit le signifiant décomposé en phonèmes, qui s'assembleraient pour produire la signification, le signifié. « C'est la lettre comme telle qui fait appui au signifiant selon sa loi de métaphore ⁵⁴ », précise-t-il. La métaphore est référée à la loi, c'est-à-dire à la substitution de signifiants permise par l'articulation des signifiants dans la chaîne, soit à la liaison S_1 - S_2 . La langue japonaise lui révèle que la lettre « fait appui au signifiant », c'est-à-dire qu'elle dévoile l'autonomie de la lettre. L'appui du signifiant, c'est la conjonction du S_1 , le trait unaire, et de la jouissance du sujet. Lacan semble indiquer que cette conjonction S_1a s'autonomise de l'articulation S_1 - S_2 , ce qu'il va développer ensuite, saisissant les particularités du sujet japonais du fait de sa langue. Le discours est ce qui « prend [la lettre] au filet du semblant », c'est-à-dire noue S_1 et a à S_2 , produisant S .

Lacan évite de penser en termes de primarité de la lettre, bien qu'elle fasse appui au signifiant, car elle est aussi prise dans le mouvement du discours, mais cela ne l'empêche pas de penser son autonomie.

La lettre est promue « comme référent aussi essentiel que toute chose », dans le discours japonais, c'est-à-dire qu'elle y occupe une place éminente, et que le référent du discours n'est plus $\$$, mais S_1a , la lettre et non plus un sujet, « et ceci change le statut du sujet », dit Lacan. Si la lettre devient le référent essentiel du discours, le sujet est plutôt situé du côté du S_1 tout seul, dans son lien à la jouissance, c'est en cela qu'il va se trouver divisé entre, d'une part, les semblants (S_1 - S_2), comme sujet de la parole (sans l'appui du seul trait unaire, il est à ce point un sujet de pur semblant) et d'autre part le trait unaire et la jouissance (S_1a), comme sujet de l'écriture (mais la notion de sujet n'est plus adéquate ici. Ce qui se découvre dans « Lituraterre » participe du mouvement qui conduira à l'inconscient réel et au parlêtre). « Qu'il s'appuie sur un ciel constellé et non seulement sur le trait unaire, pour son identification fondamentale, explique qu'il ne puisse prendre appui que sur le Tu, c'est-à-dire sous toutes les formes grammaticales dont le moindre énoncé se varie des relations de politesse qu'il implique dans son signifié ⁵⁵ », indique Lacan. Jean-Louis Gault précise qu'il n'y a pas forme universelle de *shifter* dans la langue japonaise, soit pas de « je » qui pointe vers une source énonciative unique, mais une vingtaine de signifiants aptes à traduire le « je », corrélativement au « tu » qui lui correspond. Le « je » est déterminé par l'Autre, le « tu » auquel il s'adresse, dans sa position d'élève, de fils, d'épouse, de maître, de père, etc. Le sujet japonais prend strictement appui sur l'Autre, « il est relatif à l'interlocuteur », note J.-A. Miller, « un sujet au statut désubstantialisé », un sujet de pur semblant ⁵⁶. C'est en ce sens qu'il prend appui sur un ciel constellé, un Autre, mais qui est lui-même pulvérisé en petits autres, de ce fait « les variations de la vérité pour raison de politesse » ouvrent « à une identification pulvérisée » elle aussi. J.-A. Miller précise que la conséquence en est l'appui sur une constellation de S_1 , un « essaim » de S_1 , « comme si, pour les Japonais,

⁵³ Gault J.-L., « Quelques traits remarquables de la langue japonaise », *Lacan et la Chose japonaise*, Navarin, 1988, p. 21- 35.

⁵⁴ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, op. cit., p. 19.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ Miller J.-A., « Remarques et questions », *Lacan et la Chose japonaise*, op. cit., p. 98.

manquait l'unarité foncière du trait ⁵⁷ ». Lacan ne la congédie pas complètement, il précise qu'il s'appuie « sur un ciel constellé et non seulement sur le trait unaire », mais il se perd dans la variété des identifications suscitées par la prédominance de la politesse. « Trop d'appuis, c'est la même chose que de ne pas en avoir ⁵⁸ », dit Lacan dans la conférence initiale. C'est en ce sens, indique J.-A. Miller, que Lacan dit qu'au Japon, plus qu'ailleurs, « la vérité y renforce la structure de fiction que j'y dénote, de ce que cette fiction soit soumise aux lois de la politesse ⁵⁹ ». Ne peut-on dire qu'en quelque sorte le S₁ vire au S₂, en ce que s'y masque, s'y perd l'appui du trait unaire ? En tout cas, le sujet de la parole s'y trouve dispersé, rapporté à une pure dimension de semblant.

« Singulièrement ceci semble porter le résultat qu'il n'y ait rien à défendre de refoulé, puisque le refoulé lui-même trouve à se loger de la référence à la lettre. » note Lacan. Pour que quelque chose soit défendu de refoulé, il faut que le sujet affleure entre les signifiants, comme $\$$, entre ce qu'il dit et ce qu'il énonce, mais à condition de ne pas manquer « le principe un des identifications du sujet » auquel est corrélé sa jouissance. Or cette conjonction du trait unaire et de la jouissance, la lettre, devient porteuse du refoulé et s'autonomise, n'affleure pas. « En d'autres termes, dit Lacan, le sujet est divisé comme partout par le langage, mais un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture et l'autre de la parole ».

L'empire des semblants

Il rend hommage à Roland Barthes d'avoir bien saisi cette particularité dans l'*Empire des signes*, qui n'est autre que l'« empire des semblants », bien que Barthes en conclue que « le sujet japonais ne fait enveloppe à rien ». « Le Japonais [...] la trouve mauvaise », indique Lacan. Il se démarque de Barthes en soulignant que celui-ci a précisément méconnu la dimension de la lettre. La « vérité » du sujet japonais, sa particularité, sa spécificité, est peut-être à saisir plutôt du côté de l'écriture, que du semblant. « Car rien de plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant. Le premier est godet prêt toujours à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins à l'invoquer de son artifice ⁶⁰. » L'écriture creuse un vide en effet, mais celui-ci fait accueil à la jouissance, il l'invoque, au sens d'un appel inéluctable, il la convie, il l'appelle, mais elle reste hétérogène à sa dimension d'artifice, dans la mesure où le terme « invoquer » d'ordinaire employé pour une figure divine renvoie aussi à une inexistence en termes de substance, de matérialité. L'Autre, dans le même temps est encore ramené à l'objet et au Un de l'unaire. La lettre est faite d'un côté d'un artifice (sa face symbolique qui confine au semblant), de l'autre du réel, de la jouissance.

Le sujet japonais ne communique rien de lui mais il ne cache rien non plus, dit Lacan. La lettre loge le refoulé, la jouissance, l'objet, mais elle est autonome du sujet de pur semblant. Le refoulement est déplacé de la chaîne signifiante, à la lettre, c'est en ce sens que ce sujet ne cache rien. Pour autant, il n'est pas réduit à rien, mais identifié par la lettre. « Vous êtes un élément entre autres du cérémonial, où le sujet se compose justement de pouvoir se décomposer ⁶¹ ». Ne peut-on entendre aussi que l'Autre, en quelque sorte se trouve aussi réduit à l'autre, pris dans le mouvement de la chaîne signifiante ?

Lacan évoque enfin le *bunraku*, théâtre de marionnettes, qui révèle la structure de ce cérémonial de l'interlocution japonaise, où « Aussi bien [...] tout ce qui se dit pourrait-il être lu par un récitant ». « Le Japon est l'endroit où il est le plus naturel de se soutenir d'un [...] interprète, justement de ce qu'il ne nécessite pas l'interprétation ». Autrement dit on peut d'autant plus se soutenir d'un simple traducteur que l'abord de la langue japonaise ne nécessite pas

⁵⁷ *Ibid.*, p. 100.

⁵⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours...*, *op. cit.*, p.125.

⁵⁹ Cf. Lacan J., « Lituraterre », *op. cit.*, p.19.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Ibid.*, p. 20.

l'interprétation, c'est-à-dire d'avoir à faire avec l'équivoque, avec le sujet, avec l'interprétation en tant qu'elle suppose que le sujet parle comme sujet, comme un, lesté par jouissance. « C'est la traduction perpétuelle faite langage. ⁶² », énonce Lacan : aux européens, le malentendu perpétuel, aux japonais, la traduction perpétuelle car il ne faut attendre de la communication aucun effet de vérité subjective qui ferait point d'arrêt à la traduction, au défilé du sens, aucun point de capiton.

Avec la science ?

Ainsi Lacan peut-il dire que la seule communication qu'il ait eue au Japon, fut « la communication scientifique ». Il précise d'ailleurs qu'il s'agit de la seule véritable communication, « de n'être pas dialogue » (puisqu'il met du côté de la langue occidentale le malentendu). « Elle poussa un éminent biologiste à me démontrer ses travaux, naturellement au tableau noir. Le fait que, faute d'information, je n'y compris rien, n'empêche pas d'être valable ce qui restait écrit là. » La communication scientifique se fait indépendamment de la compréhension, elle est faite de lettres écrites au tableau noir, qui véhiculent un savoir intégralement transmissible, « valide ».

Lacan cherche à prendre appui, pour la psychanalyse, sur le modèle de la transmission qu'offre la lettre mathématique, c'est-à-dire hors sens, capable de toucher au réel : « Une ascèse de l'écriture ne me semble pouvoir passer qu'à rejoindre un "c'est écrit" », mais il précise, « un "c'est écrit" dont s'instaurerait le rapport sexuel ⁶³ ». Relevons le conditionnel, « dont [il] s'instaurerait », s'il s'écrivait. Le rapport sexuel est ce qui ne s'instaure précisément pas d'un « c'est écrit ». La psychanalyse ne peut rejoindre la science ; elle lui est même opposée en ce qu'il s'agit pour la psychanalyse d'un usage de la lettre qui n'obture pas le fait qu'elle soit « godet toujours prêt à faire accueil à la jouissance ». J.-A. Miller souligne que « le paradoxe de la science consiste en effet à accomplir une rupture du semblant sans récupérer la jouissance qui en est produite », ses lettres ne sont pas celles du calligraphe ⁶⁴. « L'esprit scientifique manifeste plutôt [que le beau], l'illisible, le difficilement déchiffrable. [...] En conséquence, on peut écrire le savoir dont il s'agit dans la science, comme S₂, l'écrire avec un terme signifiant, bien qu'il s'agisse de lettres – ce qui permet à l'occasion de méconnaître qu'il y a un trou dans le savoir ». Lacan vise à s'inspirer de la science tout en s'en démarquant, il prend plutôt, avec « L'écriture » le parti de l'art, pointant aussi les impasses de la science, mais aussi les limites de l'ascèse de l'écriture : ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, l'inexistence du rapport sexuel qui deviendra, au regard de la lettre, et avec elle, la boussole de l'éthique de la psychanalyse.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ Miller J.-A., « Remarques et questions », *Lacan et la Chose japonaise, op. cit.*, p.102.